

Philippe Madec et Jean-Paul Robert

# Entretien

*Entretien pour la revue D'A D'architectures publié dans le numéro 208 de mai 2012 dans le cadre d'un numéro spécial sur les pratiques alternatives de l'architecture et le Global Award for Sustainable Architecture, pages 28 à 32*

**À mesure que le vingtième siècle s'éloigne, s'estompe le socle sur lequel s'était construite la modernité. Ce mouvement s'accompagne, sinon d'inquiétude, du moins d'une grande incertitude.**

L'inquiétude, c'est aussi « l'intranquillité » de Fernando Pessoa. Pareille inquiétude n'est pas synonyme d'anxiété : elle peut se transformer en capacité à faire. La modernité continue à faire sens et il n'est pas juste d'esquiver le mot, au profit par exemple de la « contemporanéité », qui ne nous inscrit que dans le présent, ou « d'altermodernité », comme si l'histoire offrait des alternatives. En 2000, j'ai publié, à l'initiative d'une revue italienne, *Exist.* C'était une sorte de bilan du dernier quart du vingtième siècle dans lequel je m'étais attaché à comprendre comment on avait mis fin au modernisme et au postmodernisme, et comment s'ouvraient de nouvelles portes, que l'on ne sait pas forcément nommer. L'époque dans laquelle nous vivons reste sur ce déficit de nom. Nous avons franchi un seuil, sans peut-être nous en rendre bien compte. Personne ne se revendique plus d'un mouvement ou d'un système de référencement. Dans le vocabulaire courant, ce sont les notions de désirable, d'enviable, ou de durable qui prédominent. Il s'agit à mon sens d'un changement profond. Les suffixes en-iste renvoient à l'esprit de système, qu'écarte la langue commune au profit de ceux en-able, qui ouvrent une possibilité d'être : possibilité de vivre ou d'être vécu, possibilité de durer. La possibilité d'être est bien la question qui se pose à nous. Aucun système ne donne la possibilité de vivre dans des conditions décentes pour tous. Reste l'obligation d'inventer, à chaque nouveau cas de figure. Mais nous restons inscrits dans le flux de l'histoire. Elle a changé de cours : ce qui à pris le pas est l'enjeu du vivant.

**Le passage de l'esprit de système à l'ouverture du possible ne s'accompagne-t-il pas de la perte d'une construction collective, comme si le sujet pouvait ou devait se construire seul, indépendamment de l'époque et des autres ?**

Plutôt que la disparition des représentations partagées, il vaudrait mieux parler de leur dilution. Parmi les clefs auxquelles je pensais, il en est une qui me paraît devoir être activée : la notion d'équitable. L'idée d'équité renvoie à celle d'engagement, à la fois individuel et collectif. Équité n'est pas égalité. Cette dernière a pu instrumenter des -ismes. Nous mesurons à quel point elle est abstraite, aujourd'hui que la nécessité de reconnaître les différences s'est faite jour. L'équité ne récuse pas cette reconnaissance : au contraire construit-elle du lien, non seulement entre un groupe et l'autre, mais aussi et surtout entre l'homme et la terre.

Jusqu'à présent, nous n'avons rien rendu à la terre, sinon des déchets, alors que nous lui sommes consubstantiels. Nous n'avons fait que l'exploiter. L'idée prédominante aujourd'hui est qu'il faut sauver la terre pour sauver l'humain : c'est ne rien changer à ce fondement de l'exploitation, à sens unique. L'équité

interroge notre rapport à la terre, que nous ne pouvons penser de la même manière que nous pensons nos rapports aux autres – ce qui relèverait encore d'une pensée anthropocentrique. Si la question du vivant et de la possibilité de vivre est au centre de nos préoccupations, nous ne pouvons faire l'économie de la question de la terre. Il faut apprendre à en accepter l'altérité absolue, comme nous y invite l'art, ou l'amour. Au delà de soi, il y l'autre ; au delà de l'autre, il y a la société, le grand autre. La terre est un quatrième terme, qui traverse chacun des trois.

Jacques Derrida a écrit une phrase à laquelle j'ai coutume de me référer. Il y insiste sur le fait qu'il n'y a pas de bord franc entre différents champs, ni de possibilité de les délimiter : les limites ont une épaisseur qui invite à penser leurs rapports. Ainsi de l'animalité, qui traduit une façon d'être vivant radicalement différente de la nôtre, mais de laquelle nous participons aussi bien. Du reste, admettre la biodiversité est devenu un lieu commun.

Je ne crois pas qu'il y ait grande différence entre la protection de la biodiversité et la protection de la culture. Lorsque Jacques Chirac prononce en 2002 son fameux discours à Johannesburg – « notre maison brûle et nous regardons ailleurs » –, il annonce que la culture est un des piliers du développement durable, au même titre que le social, l'environnemental et l'économique. Il rapproche protection de la biodiversité et protection de la diversité culturelle. Sur le coup, je n'ai pas compris ce rapprochement avant d'en saisir la pertinence : la diversité des cultures est de même nature et de même nécessité que la diversité du vivant.

Cette diversité tend à disparaître des consciences dans notre monde occidental développé et urbain, qui la gomme – sinon peut-être dans l'opposition qu'il entretient avec le rural. Lorsqu'en Amazonie des forêts sont défrichées, c'est une forme d'habitabilité qui disparaît, à l'évidence. Retrouver cette évidence ne peut que nous enrichir, surtout nous autres architectes.

**La possibilité d'habiter le monde est bien la question première de l'architecture. Elle se pose aujourd'hui avec d'autant plus d'acuité que celle de l'habitabilité de la planète est menacée. Elle est la source de notre inquiétude contemporaine.**

La pensée technique a été une manière de se représenter l'avenir, et s'est trouvée par là justifiée en retour. L'architecture s'est appuyée sur la pensée technique, sans y trouver la même justification. Maintenant que se construit une critique de la pensée technique et de ses effets, il faudrait interroger non l'avenir mais la possibilité que nous avons de nous le représenter. Il s'agit bien de philosophie, de politique, de sociologie, de culture, tous domaines dont devrait s'emparer l'architecture.

L'idée de développement durable reste de ce point de vue à construire. Il faut se souvenir que le Club de Rome, lorsqu'il s'est réuni pour la première fois en 1968, a interpellé la notion de croissance – et ce, à l'apogée des Trente Glorieuses. Le rapport de 1972, intitulé *Halte à la croissance ?*, était prémonitoire à plus d'un titre ! Vingt ans plus tard, en 1995, le Club a publié un autre rapport *Le facteur 4*, qui postulait l'objectif d'arriver à deux fois plus de performance avec deux fois de matière. Ce principe généreux est aujourd'hui traduit par « quatre fois moins d'émissions de gaz à effets de serre ». C'est encore le discours de la technologie, de la technocratie, de la pensée technique. Vivre deux fois mieux en consommant deux fois moins de ressources postule une rupture d'une autre nature...

C'est bien pourquoi il faut faire le deuil du modernisme, fondé sur la pensée technique. Jean-Christophe Bailly et Jean-Luc Nancy ont publié en 2007 *La Comparution*, ouvrage dans lequel ils soulignent que nous n'avons pas su faire le deuil du communisme, une fois celui-ci tombé avec le Mur. De même pour le modernisme ! Ils avancent encore que l'existence est inséparable du *cum*, de l'être avec. J'utilise pour ma part l'idée de « l'en-commun », au fond du communisme. Nous l'avons oublié, faute d'avoir su mener ce deuil, qui est une manière à la fois de clore et d'ouvrir. Ce travail du deuil est pourtant nécessaire pour ouvrir une représentation du monde, et par-là ouvrir l'avenir.

Pareille ouverture avance inégalement, selon les domaines. Cela manifeste l'immense difficulté à changer d'époque. Mais si l'on accepte ce que demande le développement durable, soit un refus de faire prévaloir

un seul des termes qu'il invoque – l'économique, l'environnemental, le social, le culturel –, la tâche est affreusement complexe. La rémanence des systèmes de pensée est telle qu'il est difficile de s'en extraire pour construire de nouvelles représentations collectives.

### **Reste à ouvrir les voies du changement...**

Dans les projets urbains que nous menons, je préfère au terme de représentation celui de récit. Il s'agit moins de dessiner la figure des choses à venir ou vers lesquelles tendre que d'ouvrir les possibilités de leur avènement. Le projet est alors le chemin à emprunter pour rendre le vraisemblable possible, pour aller du plausible au possible. L'utopique a changé de nature : il s'agit bien d'ouvrir les possibles, et non de plier l'avenir à une figure idéale qu'il faudrait accomplir pas à pas, dès maintenant. Il s'agit bien, à l'inverse, de construire une vision, et les chemins qui y mènent. Pareil travail ne peut que se plonger dans le réel, dont nous percevons les faiblesses, les fragilités, les limites.

Construire un récit, c'est forcément atteindre de grandes échelles, non seulement spatiales, mais aussi temporelles. L'architecture y a sa place, sans pouvoir à elle seule résoudre les enjeux que posent les territoires.

**Les modernes parlaient d'un avenir radieux. Dans leur idée, le créateur a un pouvoir de rédemption : il peut à lui seul énoncer l'avenir. Pareille capacité est aujourd'hui mise en cause : la confiscation experte n'est plus tolérable tandis que le partage – et non l'adhésion – est plus nécessaire que jamais. Ce dernier passe par l'écoute et la discussion.**

L'enjeu reste en effet le projet partagé. Hannah Arendt, dans *La condition de l'homme moderne*, faisait prévaloir la *vita activa* sur la *vita contemplativa*. À un moment, elle dit : la question n'est pas de savoir qui a l'autorité, mais ce qui fait autorité, avant d'ajouter que c'est le projet partagé qui fait autorité. Ce qui veut dire que le partage fait la valeur du projet, au-delà de ceux qui le mènent. La valeur, c'est aussi la valeur d'usage.

À Plourin-les-Morlaix, j'ai travaillé des années durant en parfaite complicité avec l'équipe municipale. Elle a changé, mais la nouvelle continue à se référer à ce long processus. Cela signifie que le projet, s'il est partagé, s'il construit du sens, instaure une durée qui dépasse les actions par lequel il se manifeste immédiatement aussi bien que les gens qui le portent.

J'ai écrit, à partir d'une conférence donnée en 1991 à Harvard, un petit livre : *Le coyote, le petit-renard, le geai et le pou*, sur la base d'un récit indien, traduit par Florence Delay et Jacques Roubaud. Il explique comment ces animaux se mettent d'accord pour choisir un endroit pour vivre ensemble. C'est leur accord, malgré leurs différences, qui désigne le lieu. Notre travail n'est rien d'autre : la recherche permanente d'accords. Il faut admettre que la présence des autres est non seulement une chance, mais aussi un moteur. Je retrouve là le parallélisme entre biodiversité et diversité des cultures... Il y a dans l'échange une richesse beaucoup plus grande que celle de notre héritage moderne, lui-même issu de la ségrégation.

**L'échange, aujourd'hui, est celui de la marchandise. Il a produit richesse et malheur. Le ressort du capitalisme est d'avoir transformé la marchandise en désir. Sans affronter cette question de l'aliénation à la marchandise, la liberté, y compris celle de l'échange, est illusoire : elle tord à elle l'idée de valeur.**

Cette prédominance de la marchandise se traduit même dans le commerce des émissions de gaz à effet de serre : il élude ce principe simple que la meilleure énergie est celle que l'on n'utilise pas, ou que la frugalité vaut mieux que la consommation. Cela posé, il existe aujourd'hui des fonds éthiques qui concilient valeur marchande et valeur éthique. De même, j'observe que les investissements dans l'économie verte ne souffrent pas de la crise qui secoue le capitalisme d'aujourd'hui. Parallèlement à ce qui s'observe dans ce système en place, il existe encore une myriade d'actions *bottom up*, qui traduisent l'idée d'un scintillement

du monde, des expériences d'échanges qui échappent à l'économie actuelle. Et j'aime l'idée d'une *città frizzante*, d'une ville pétillante qui reconnaîtrait ce type de pratiques et en profiterait, d'une ville qui s'appuierait sur une autre économie de l'échange. D'ores et déjà, il existe ici et là des rapprochements et des solidarités qui dessinent des épaisseurs sociales à l'écart de la dimension marchande.

Je suis tombé un jour sur une déclaration de Louis Kahn : « la grande qualité professionnelle d'un architecte est de savoir respecter le budget de son client ». Je crois qu'il s'agissait moins de veiller aux dépenses que de maîtrise éthique de l'économie. Tant que nous restons dans la seule logique du produit, nous n'échappons pas à l'économie marchande. C'est bien la notion de culture qui dénoue cette aporie : elle est la seule valeur à laquelle rapporter les autres. Ce qu'exprimait bien Paul Ricœur, qui définissait la culture comme une « figure historique cohérente ».

Dans notre travail, il se trouve des connivences – entre culture et économie, paysage et économie, savoir-faire et économie – qui sont de l'ordre de la ressource. Dans le local, il y a rencontre de la nature et de la culture, qu'a déjà soulignée Kenneth Frampton. Cette rencontre se pose aujourd'hui en termes de ressources.

**L'impuissance à agir dans un monde globalisé s'accompagne d'une préoccupation accrue portée au cadre de vie le plus immédiat. Les citoyens y sont aujourd'hui beaucoup plus attentifs, et tolèrent mal que son aménagement leur soit confisqué.**

Cela renvoie à la formule « penser global, agir local », reprise au sommet de la terre à Rio en 1992, et qui inspire les agendas 21 des collectivités territoriales. Il existe aujourd'hui un comité 21 qui réfléchit ce qui s'est déjà mis en place avec ceux-ci. Il constate qu'on y a mis plus de global que de local. Alberto Magnaghi, auteur d'un livre sur *Le projet local* paru chez Mardaga en 2003 avait rassemblé des exemples significatifs de ce que le local est une façon de renforcer la diversité et la singularité. Sans doute ne s'agit-il que de menus exemples qui peuvent paraître insignifiants, sinon qu'ils parlent d'une économie de la ressource. Celle-ci entendue comme la matière et sa transformation : elle renvoie à la notion de *terroir*, qui parle aussi de la rencontre entre l'homme et la terre. Elle renvoie encore à la nature de l'économie, qui est d'abord échange – de même que le commerce est aussi un art de la fréquentation.

**Les *Global Award for Sustainable Architecture* dénichent des expériences à travers la planète. S'instruisent-elles les unes des autres ?**

Ce prix récompense un projet de vie partagée, et non son auteur : c'est un mérite. Par ailleurs il montre des projets qui ne sont pas qu'au Nord. Cinq prix sont délivrés chaque année. Cela souligne une autre forme de mondialisation, au niveau local précisément. Ils relèvent d'une conscience globale, partagée, appliquée à des projets utilisant les ressources propres d'un lieu, dans une situation particulière. C'est un fort encouragement pour les pays du Sud. Cela souligne aussi l'importance de la culture. A partir regarder loin, la question de la culture ne se pose pas : elle s'impose avec force. Nous aurions profit à ne pas l'oublier pour ce qui nous est proche, alors que nous l'esquivons, par paresse sans doute. Cela conduit à des approximations ou à des formes d'aveuglement. Ainsi nous partagerions en France une culture urbaine. Ce n'est évidemment pas vrai du monde rural, non plus que pour le suburbain. Les enjeux y sont extraordinairement différents.

**Par-delà les cultures différentes, il y aurait une approche commune. Mais ne faut-il pas chercher encore à distinguer des approches différentes, issues de plis culturels différenciés, plutôt qu'à les fondre ou les confondre ?**

Ma propre approche se rapporte à une conviction – la certitude que je vais trouver avec un projet ce que je n'ai jamais trouvé ailleurs – et à une définition – une installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance. Pour autant, il y a d'autres approches. Avec Chris Younès et Benoît Goetz nous avons

abordé ce sujet dans notre ouvrage *L'indétermination de l'architecture* (éd. de la Villette, 2007). Nous reconnaissons qu'il y a plusieurs manières d'aborder l'architecture et qu'aucune ne l'emporte sur l'autre. C'est bien la fin des -ismes, des systèmes doctrinaires et des modèles à suivre. Il nous faut nous instruire des situations que nous rencontrons pour faire projet, et non l'inverse. Je crois que la plus belle réussite d'un projet est de faire chair avec les lieux, d'y disparaître, en quelque sorte, en se fondant dans une situation qui existait avant lui et continue après lui. Pourvu qu'il lui ait apporté de la bienveillance...